Tempus Fuji*(t)*

Par Agathe Parmentier

Sans mont Fuji, mais avec un peu d'altitude

La première bonne nouvelle, lecteur, c'est que je n'ai aucune connaissance en photographie. Mais je suis, comme vous, un être sensible. Je suis sensible aux couleurs plus qu'aux formes (je blâme pour ce fait la myopie avec laquelle je me suis construite), touchée par les idées et compositions et, plus encore, par le détail absurde qui me confirme que la vérité est ailleurs[1]. La seconde bonne nouvelle (il n'y en aura pas d'autres), c'est que comme vous, je ne lis jamais les avant-propos. Si j'interviens dans ce livre, ce sera seulement à-propos.
よろしくお願いします[2]

De la photographie au cliché

À mon arrivée au Japon, je me suis nourrie des clichés. Antisèche culturelle à portée d'oreille (chaque étranger sur votre route se fait un plaisir de tout vous expliquer), ils m'ont offert un instantané (forcément injuste) de l'archipel. Depuis, je les questionne, je les malmène et je tente de les digérer. Je pourrais donc sans mal broder sur les oppositions développées dans quelque chose comme l'ensemble des sujets consacrés au Japon : la tradition et la modernité, le sacré et le profane, mais aussi l'ordre et le chaos ou le conformisme et la loufoquerie. Mais alors vous m'en voudriez et vous auriez raison. Si Nicolas Boyer ferme les yeux sur le mont Fuji, il me contraint (malgré lui, entendons-nous bien, car je sens que ce garçon goûte assez peu les contraintes) à me détourner des lieux communs.

---

[1] *La référence est probablement plus évidente en version originale :* Truth is out there.
[2] *Yoroshiku oneigai shimasu, soit en français « Ne me crachez pas au visage si vous préférez les images au texte » (traduction libre)*

Ici toutefois, je m'en autorise un, appréciez-le pour sa rareté et peut-être pour son fond de vérité (puisqu'un cliché n'est jamais tout à fait faux, il est simplement réducteur). Vous êtes prêt ? Je vous le livre : l'archipel nippon est volatil car vous tentez de le saisir et il se dérobe. La photographie peut être un moyen de le fixer, pour un temps.

Le Japon est-il cliché ?

Peut-être faut-il préciser de quel Japon l'on parle : celui du *salaryman* en costume trois-pièces, du touriste en kimono polyester, du mien, celui de Nicolas Boyer, du vôtre, ou encore de celui des médias sensationnalistes. Tout est toujours question de perspective.

Le Japon est-il mis en scène ?

Partons d'une définition (les meilleures se trouvent sur Wikipédia). Selon l'encyclopédie participative citant André Antoine, que le support présente comme le premier metteur en scène français, la mise en scène est « l'art de dresser sur les planches l'action et les personnages imaginés par l'auteur dramatique ». Débarrassons-nous des planches, et quoique le Japon aime construire boisé, élaguons un brin. Nous arrivons à « l'art de dresser l'action et les personnes ».

À titre personnel, je fais le choix, chaque matin, de me lever, décide de me laver (ou non), choisis mes vêtements, maîtrise dans une mesure très respectable mon emploi du temps et mes relations avec autrui. Mais mal cadré, peu instagrammable, mon Japon échappe régulièrement à ce que je m'estime en droit d'en attendre. Nicolas Boyer saisit le sujet dans son environnement. Ce faisant, il s'autorise à l'occasion la mise en scène, car il sait, au fond, qu'elle n'est qu'un leurre : dressez un sujet dans son environnement et l'inattendu ne se fait jamais attendre.

Cent Trois Vues Sans mont Fuji, les clés de l'œuvre

Faut-il se mettre en scène pour exister ?
Qu'est-ce que ce Japon dit de nous ?
9 600 yens pour une poupée mannequin
aux allures de prostituée trucidée,
est-ce un bon prix ?

Chacun sa croix

Cette image me plaît énormément, on la dirait tirée d'un conte de fées urbain (celui évoquant ce chevalier épuisé d'avoir passé sa vie à garder un château ensorcelé). Cette photographie exprime autrement la tranquillité de la ville japonaise. Elle dit que ses habitants n'hésitent pas à ornementer leur façade à coups de plantes luxuriantes, d'animaux en céramique émaillée, voire d'une jarre devenue aquarium pour de minuscules poissons, puisqu'il ne viendra à l'idée de personne d'y toucher (ou bien seulement, comme on l'apprend aux enfants, à toucher « avec les yeux »). Elle parle enfin de ces individus sans âge affectés à des missions sans utilité évidente. Ils sont légion, généralement prostrés, souvent même assoupis. Cet homme invite, le temps de travaux sur la voirie, à traverser là où son supérieur l'a jugé pertinent. La vérité est qu'il ne garde rien, sinon ses bras tendus.

Courbette à la nuit et l'obscure étiquette japonaise

Je me souviens d'Ariana Miyamoto, la première Miss Japon métisse qui, tout juste couronnée Miss Univers (en 2015), ressentit le besoin de défendre sa « japonaiseté » auprès d'un journaliste. Son argument se voulait imparable : la jeune femme était tellement japonaise qu'elle allait jusqu'à gratifier son correspondant téléphonique de courbettes. L'image, adorable, dissimulait d'autres réalités plus gênantes (à commencer par le besoin de Miyamoto de démontrer qu'elle était suffisamment japonaise). Son angle varie selon les occasions, mais la courbette est tout de même bien pratique. Elle fonctionne de jour comme de nuit, aussi bien à défaut d'oraliser une politesse ou une excuse, que lorsque, comme la vendeuse sur la photographie, on laisse partir le client grâce auquel on vient de réaliser son chiffre d'affaires de la semaine. Bonjour, pardon, merci.

Verre dépoli et haïku raté [3]

Aux fenêtres fleurissent les édredons,
la nuit tombe, avec elle,
les lumières douces et les vies floutées.

---

[3] *(Mais nul doute qu'il fonctionne admirablement en japonais)*

Pokémon Go : attrapez-les tous !

Le Japon invite à retomber en enfance, pour le meilleur et pour l'infantilisme. À son arrivée en terre nippone, on apprend à suivre les marquages au sol (dans les couloirs du métro ou sur les trottoirs), à ne pas parler trop fort dans les transports en commun, ou encore à s'excuser pour tout et pour rien. On essaie de laisser son libre arbitre au placard et, il faut bien l'avouer, c'est reposant. Mais rapidement le piéton se heurte aux limites de la tatamisation : peut-on, en pleine nuit dans un quartier désert, renoncer à traverser au feu rouge ?

À Tokyo, j'enseigne le français. Kouji est l'un de mes élèves. Il est devenu au fil des années un ami. Il a la cinquantaine, un poste à responsabilités, parle français, est sociable et cultivé. Kouji est également un grand fan de, entre autres franchises animées, *Gundam*, *Ultraman*, *Animal Crossing* et *Pokémon*. C'est lui qui m'a initiée à *Pokémon Go*, l'application géolocalisée phénomène mondial de l'été 2016. Nous étions en 2018, la fièvre était retombée, mais le Japon restait fidèle. Je n'avançais pas dans l'écriture de mon deuxième roman, je me trouvais d'une utilité discutable et j'avais trop de temps libre.

Le jeu installé, je devenais chasseuse (sans jamais donner la mort, collectionneuse plutôt donc). Mes journées étaient désormais jalonnées de missions à ma portée. Je parcourais les rues de Tokyo afin d'attraper des Pokémon et de préparer les meilleurs à se bagarrer. Ces créatures dotées de pouvoirs magiques, souvent mignonnes, parfois coruscantes, faisaient soudain ma fierté.

Je n'en perdais pas pour autant mon discernement et me voyais, trentenaire et désœuvrée, absorbée par un monde virtuel et une activité improductive (prêcher par ailleurs la décroissance ne m'était que d'une aide relative). Je devais accepter d'appartenir à une communauté de joueurs que j'aurais auparavant qualifiés de « losers ». La courbe de mon humilité suivait celle de ma honte. D'un autre côté, je marchais beaucoup — rarement moins de dix kilomètres par jour — et cette addiction ne me coûtait pas grand-chose (sinon quelques entrées pour des jardins botaniques que je n'aurais pas découverts autrement).

Mais cette histoire se raconte au passé et, un beau jour, il m'est apparu qu'en parcourant les rues le nez sur mon portable, je me mettais en danger. Je me sais tout à la fois maladroite et inattentive, l'argument se révélait donc d'une grande justesse. Il l'était déjà au moment où j'ai installé l'application. Je crois surtout qu'à force d'arpenter la ville en tous sens mes angoisses ont fini par s'apaiser. J'ai retrouvé le goût des missions pas toujours claires et des objectifs pas toujours atteignables.

J'ai dû, par contre, renoncer à tous les attraper et prétendre que je suis tout à fait en paix avec cette idée serait mentir.

Shintoïsme, animisme : principes de l'objet connecté

Les enfants les premiers perçoivent l'âme des objets (de ceux qui leur sont chers au moins). Les shintoïstes continuent tout au long de leur vie. À l'occasion, ils font bénir leur voiture ou s'amourachent de leur poupée sexuelle devenue bien plus qu'un trou siliconé. Plus qu'un principe religieux, l'animisme est un mode de vie. Ainsi, Marie Kondo, ancienne servante d'un sanctuaire shinto et gourou du rangement par le vide, a bâti un empire en invitant ses ouailles à ne garder parmi leurs possessions que celles qui leur procurent de la joie (et à remercier les autres pour leurs bons et loyaux services).

Un peu de beauté plastique pour nos cerveaux trop ternes

Les photographies de Nicolas Boyer me crient des choses et m'en murmurent d'autres. Je peux discuter avec elles et me disputer avec certaines. Sa série sur les *sex dolls* oscille entre le beau et le sordide. Ce visage est celui d'une jeune femme. Son regard est noir, vide et étonnamment intense, et néanmoins d'une grande douceur. Les croûtes aux coins des yeux pourraient laisser croire qu'elle a pleuré. Pas de doute : elle est vivante.

I Want to Break Free

Magie de l'image fixe : votre liberté est absolue, choisissez les paroles à mettre dans la bouche de ce *salaryman* fringant. « I Want to Break Free » ? « Antisocial, tu perds ton sang-froid » ? Le poing levé victorieux, indifférent aux regards au mieux amusés sinon narquois de collègues qui, à cet instant, semblent avoir mieux à faire que de prêter attention à ses mélopées. Tient-il la chandelle ? On pourrait le croire. "[...] Repense à toutes ces années de service / Antisocial, bientôt les années de sévices / Enfin le temps perdu qu'on ne rattrape plus".

Au Japon, le karaoké se présente comme un box gris d'un mètre carré en moyenne dans lequel, rejoint par ses amis, on s'égosille, on boit trop et on fume à la chaîne. Bref, on y passe un bon moment. En l'occurrence toutefois, au vu de la décoration chargée et du trop d'espace, le lieu tient plus du bar à hôtesses que du karaoké classique.
Pour la petite histoire, un regard sur l'écran derrière notre fougueux interprète révèle qu'il chante, non l'anarchie, mais l'amour (et plus précisément un titre de 1979 de Saki Kubota intitulé 異邦人, en français *Etranger*).

« [...] Cette figure est comme moi qui ne savais rien jusqu'à hier. »

Le salaryman au konbini

Les années passent et le *salaryman* semble bloqué dans une adaptation managériale de *Fifty Shades of Grey*. Il porte un costume anthracite. Son teint est bistre, sa chevelure argentée. Il dort debout (ou, comme vu ailleurs dans cet ouvrage, sur des tabourets alignés). Il est moqué pour sa dévotion à une entreprise qui demande trop de lui, sa mèche en code-barre (qu'il rabat au peigne sur le dessus de son crâne afin de dissimuler une calvitie plus ou moins installée), son obsession pour le golf et pour son swing (qu'il pratique les mains vides à la sortie du bar où son patron l'a forcé à l'accompagner). Il boit trop, et son visage devient écarlate parce qu'un variant du gène ALDH2 entraîne chez lui une intolérance à l'alcool. Il n'est pas seul : entre 30 et 50 % de la population asiatique serait dans son cas. Cinquante nuances de rouge.

La vie (sur) des rails

Au Japon, on n'ouvre ni ne ferme :
on fait coulisser.
Crise de foie du *salaryman* /
Crise de foi du joueur de pachinko
J'aime entendre *La valse à Dédé de Montmartre* en remontant
la colline francophile
de Kagurazaka ou Dieu m'a donné
la foi au magasin tout à cent yens.

Prosélytisme et haïku raté (bis)

Les ultranationalistes passent,
camionnettes noires et mégaphones,
crachent leur propagande et longue vie à l'empereur.

La Japonaise

Nicolas Boyer propose dans ces pages quelques portraits de femmes. Elles sont, on le remarquera, plutôt jeunes et jolies, mais on ne va pas reprocher au photographe de suivre son regard. Alors, la Japonaise, en parler ou pas ? Les thématiques de la féminité et du féminisme au Japon sont éminemment intéressantes (de la même manière qu'elles le sont partout dans le monde).

Mais qui suis-je pour évoquer le sujet ? Je suis une femme, mais pas Japonaise. Et même si je l'étais : en parler, qui plus est en quelques lignes qui se voudraient impertinentes, serait... impertinent. La vérité est que la Japonaise n'existe pas, sinon en mots et en images.

La gagne !

Le Wins, c'est notre PMU, en gigantesque et sans la moindre possibilité de boire ni café, ni galopin, ni... rien. Bref, ce n'est pas tout à fait notre PMU, mais ça reste l'antre nippon du pari hippique. Un immeuble blanc, souvent impressionnant, où trottinent le week-end des grappes de vieillards hagards.
J'ai longtemps eu l'habitude, tôt le dimanche matin, d'aller prendre un café au McDonald's d'Asakusa. Je me retrouvais alors seule étrangère parmi les sans domicile fixe et les septuagénaires qui se préparaient à l'ouverture du bâtiment en étudiant les pronostics hippiques dans les pages des quotidiens étalés sur leur table. Et je n'aurais pas été mieux ailleurs. Peut-être parce que vingt ans plus tôt, dans un salon très français (scène de chasse brodée au mur et feuille de chou vide-poches sur la table en bois laqué), mon grand-père préparait son tiercé, avec la même application, le même sérieux, et que j'aimais beaucoup l'aider dans ses choix.
Je réalise que ce petit bonheur matinal ne séduira pas forcément la personne qui tient ce livre entre ses mains. Il a le mérite, dans la mesure où l'on se trouve à Tokyo, d'être à la portée de toutes les bourses.

Absence

Le sommeil, et peut-être plus son absence, c'est l'un des thèmes qui hante cette série de photographies.

Épuisant, le Japon ?

Possible. Après tout, c'est sur l'archipel qu'est né le terme de karoshi (過労死), littéralement la « mort par excès de travail ».

Un autre élément mérite, je crois, d'être relevé ; un phénomène qui frappe immédiatement l'étranger et qui laisse une impression persistante : la confiance. L'une des premières photos que j'ai moi-même prises à mon arrivée cadrait la rangée de passagers assis face à moi dans le train qui nous ramenait de l'aéroport, tous les quatre endormis, têtes valdinguant à gauche et à droite, impavides à l'idée d'offrir ce visage d'abandon aux autres voyageurs, peu soucieux par ailleurs de veiller à la sécurité de leurs possessions durant leur absence. Ce que je prenais (probablement à raison) pour un épuisement synchronisé relevait également d'un sentiment de sécurité que je ne connaissais pas. J'ai vite tenté de l'apprivoiser, mais sept ans plus tard, je ne parviens toujours pas à m'endormir dans les transports en commun.

La loi de la jungle urbaine

Bien sûr, les Japonais font preuve d'une courtoisie et d'un raffinement exquis. Et si ce n'est codé dans leur ADN, c'est au moins inscrit quelque part dans le code d'honneur du samouraï. Un prérequis national, donc. On s'émerveille (moi la première) de la sophistication des courbettes et des formules de politesse et on oublie que dans chaque métro bondé qui nous passe sous le nez, une poignée de passagers bien portants prend possession des sièges réservés aux personnes à mobilité réduite et joue la somnolence pour éviter d'avoir à céder sa place aux octogénaires qui passeraient par là. L'homme est un loup pour l'homme (les sièges sont chauffés après tout).

Permanente impermanence

Qu'il s'agisse d'éruptions volcaniques, de séismes, de tragédies atomiques, de tsunamis ou de typhons, le Japon est familier des catastrophes plus ou moins naturelles. Elles ont forgé son histoire et inspiré une philosophie sobrement fataliste qui se situe à la croisée du shintoïsme, du bouddhisme et du confucianisme. En témoignent l'artiste Hokusai et sa vague à l'âme. Cette *Grande Vague de Kanagawa* submerge et remet les compteurs à zéro. L'estampe, reproduite et déclinée à l'infini, est devenue le symbole sinon du désastre, du moins de l'impermanence des choses (les mots qui inquiètent sont parfois très doux). Le fait est que l'ombre de la catastrophe plane sur le quotidien de l'archipel : on enseigne aux écoliers à se protéger sous leur pupitre en cas de tremblement de terre ; les familles discutent du centre d'évacuation à privilégier pour se retrouver si le drame advient, et le gouvernement propose aux résidents étrangers des journées atelier de préparation au désastre. On y apprend, en toute convivialité, à fabriquer une attelle avec le carton de la boîte à pizza et à organiser son kit de survie. Et si, dans le fond, la vie ne valait d'être vécue que pour découvrir un jour le charme discret des sous-vêtements en papier ?

L'idole des (moins) jeunes

Il y a quelque chose de troublant dans l'engouement des Japonais pour des groupes que l'on peut qualifier de *boys band* ou de *girls band* [4] et voilà cinq ans que j'ai débuté la rédaction d'un roman sur les idoles japonaises. Cinq ans que j'observe sous les jupes d'adolescentes qui se trémoussent sur des rythmes supposément entraînants.

Peut-être dois-je préciser, pour celles et ceux qui ne sont pas familiers avec l'univers de la J-pop, que les idoles nippones sont pour la plupart de mignons adolescents et adolescentes consacrés icônes de la pop. Un groupe d'idoles représente moins une combinaison de talents qu'un produit inoffensif, quoique soigneusement calibré.

De gré ou de force, le public suit leur évolution. Ici dans un clip musical, une sitcom, une publicité pour des nouilles instantanées ou un forfait téléphonique ; là dans à peu près n'importe quelle émission de divertissement. Leur omniprésence médiatique fait de ces êtres des extensions de la cellule familiale. Selon le prototype, l'idole incarne

---

[4] *Phénomène (relativement) musical qui a fait florès en Europe dans les années 1990 et que personne n'ose regretter à moins de se parer d'une solide armure d'autodérision.*

la meilleure amie, la progéniture parfaite, le gendre idéal, le fantasme inavoué… tout en incitant, adorablement, à la consommation. Toutefois, leur durée de vie est limitée et une nouvelle viendra bien assez tôt assurer la relève… Attention, déités périssables.

Le masque, cache-misère ?

Comme moi, le lecteur de ce livre se sera peut-être interrogé : pourquoi autant d'individus masqués dans les images de Nicolas Boyer ? Le Japon se veut fantasque, certes. Son gouvernement est allé jusqu'à investir dans un programme de promotion du « Cool Japan » à l'international, c'est un fait. Pourtant, je constate (à regret) que je croise nettement moins d'individus déguisés dans la rue que dans les pages de ce livre.

Bien sûr, il en va différemment du masque chirurgical. Bien avant d'être adopté dans nos contrées à la faveur de la pandémie de Covid-19, celui-ci a gagné en popularité sur l'archipel parmi les individus soucieux d'éviter de répandre leur grippe, de se protéger de celle du voisin ou encore de se prémunir du rhume des foins. Selon plusieurs articles parus dans le courant de la décennie 2010, le masque sanitaire se voulait un accessoire tendance pour une proportion de la jeunesse nippone qui considérait que cacher le bas de son visage représentait divers avantages dont celui d'ajouter à leur aura du mystère, de les dispenser de se maquiller ou d'affiner leurs traits. Qu'il dissimule un bouton ou des émotions, le masque impose une vérité : la valeur accordée sur l'archipel à l'effacement.